

«Transmettre l'expérience vécue»

Entretien avec Saïd RAMDANE, Conteuse-formateur

Ecart d'identité : En tant qu'artiste-conteur et formateur, comment avez-vous été amené à travailler sur la parole aussi bien des immigrés que des jeunes issus de parents migrants ?

Saïd RAMDANE : C'est dans les années 80, par le biais de mes études universitaires que j'ai commencé à intervenir dans le champ migratoire en menant un travail d'observation d'abord, puis par des actions d'animation culturelles «autour du livre et par le livre» lorsque j'étais bibliothécaire, et par la suite médiateur culturel et conteur-formateur. A ce titre, j'ai mené un travail auprès des jeunes sur la parole, l'imaginaire et les arts graphiques (dessin, BD, écriture de scénario, fresque...), «Paroles d'ados»... A cette époque, il y avait des phénomènes d'appropriation de l'espace de la bibliothèque municipale par des bandes de jeunes, avec des agressions verbales, des violences... Ce qui m'a frappé

dans tout ça, c'est la «marginalisation» qui renforçait l'exclusion. Je me suis intéressé, puis j'ai travaillé sur ces paroles refoulées, non-dites, ou lorsqu'elles sont exprimées, c'est plutôt maladroitement, quand ce n'est pas violent... Il y avait donc un besoin urgent de «narrer», de raconter leurs histoires, en dehors de l'analyse et du discours qui favorisent parfois les représentations plutôt que les réalités vécues...

E.d'I. : Et les immigrés vieillissants ?

S.R. : Paradoxalement, par le biais des enfants et des jeunes, j'ai été amené à rencontrer aussi les parents immigrés, mais des immigrés qui ne désiraient pas raconter... La «réalité sociale» des immigrés m'a appris que l'art de raconter se perdait malgré eux, aussi parce qu'on ne leur demandait pas de raconter... Et dès qu'il y avait la possibilité de raconter ou d'exiger une écoute, un malaise bien manifeste se faisait sentir



dans l'assistance, notamment au sein des institutions sociales qui avaient en charge de s'occuper de cette population venue d'ailleurs... A cette époque, on n'était pas dans le partage ni dans l'échange d'expériences... Les immigrés restaient dans le silence...

E.d'I. : Quel intérêt avez-vous rencontré dans cette parole comme trace d'une présence dans cette société ?

S.R. : Une manière de dire, de parler du vécu... Avant, on ne les écoutait pas, on ne cherchait qu'à les «traiter», leur donner un traitement, jusqu'à les rendre dépendants socialement. On diagnostiquait, parfois avec des experts, des spécialistes, puis on adoptait des

«stratégies d'intervention sociale», et bien souvent, on passait à côté d'un monde que l'on peut qualifier «d'invisibilité sociale». Dès lors, il existe une autre «logique de communication», une autre parole. Il fallait s'intéresser à cette autre logique, agir en «vivant» parmi eux, pour faire exprimer cette autre parole qui puisse «raconter et se raconter», qui appartient au domaine de la narration, car on ne peut pas tout expliquer par la raison ! La raison ne peut pas dire toute la vérité et, comme le dit si bien Michel Serres, «quand la raison n'y est plus, quand la raison n'y va plus, le récit y va»... Cette parole plus que nécessaire, particulièrement lorsqu'elle est au-delà du simple dire, qu'elle est une parole «narrative», construit le sentiment d'appartenir à une mémoire, de partager une histoire, c'est ainsi qu'on laisse une trace.

Accepter la présence réelle de l'immigré, c'est en vérité lui ouvrir un libre espace de paroles et de manifestation afin que cette parole soit plus qu'une production de sens, une mémoire qui laisse traces, qui transmet l'«expé-

rience vécue».

E.d'I. : Vous avez donc travaillé avec des «vieux» et des jeunes... Qu'en est-il de la transmission de cette mémoire entre les générations ?

S.R. : Les jeunes, souvent dits de la



«génération du refus», se révoltent contre la société, contre les parents, spécifiquement contre le père. La famille est devenue un lieu de conflits et de contradictions. Les jeunes sont désarmés, sans repères. Ils ont un énorme besoin de savoir, de connaître l'histoire du père qui ne parlait pas, qui ne racontait pas. Le travail effectué autour des «paroles d'immigrés», bien que tardivement, est une bonne chose, car les li-

vres, les études, les travaux, n'ont rien à voir avec cette expérience qui passe de bouche à oreille. Le père immigré qui raconte est un homme qui revient de loin, et surtout d'un long et profond silence... Sa parole était tue et déplacée

dans un corps malade. Pour qu'il y ait une véritable transmission de cette mémoire entre générations, il fallait réintégrer le récit dans le domaine de la parole vivante. Le vieil immigré replacé dans le rôle de transmetteur d'expérience, du vécu, ne raconte pas seulement son expérience propre, mais aussi celle qui lui a été transmise, et celle des autres, de toute une «communauté de destin». Et le fait qu'il se place dans le statut de narrateur, ce qu'il raconte devient expérience pour qui

l'écoute. Les jeunes ont donc tout à apprendre du «chibani». Et cette manière de communiquer n'est pas celle de l'information, c'est cette expérience qui passe de bouche à oreille...

E.d'I. : Vous avez également travaillé avec des femmes immigrées. Que disent-elles ? Quelle mémoire de leur immigration ?

S.R. : J'ai aussi travaillé, pendant trois

ans, auprès d'un groupe de femmes dans le quartier Mermoz à Lyon, avec l'association «Vivre Ensemble», pour faire émerger des «paroles de femmes». Ces femmes, inquiètes de la marginalisation des jeunes, de la drogue, de la violence, éprouvaient le besoin de crier, de parler, afin que cessent les morts de jeunes par overdose, ces jeunes qui sombrent dans la destruction ou l'auto-destruction... L'aboutissement de ce travail consistait à mettre en scène leurs paroles et leurs savoirs-faire artistiques et culturels. C'est ainsi qu'on a pu, par l'accompagnement des pratiques de l'«Art du Récit», monter un spectacle intitulé «Couleurs au féminin», fait de contes, de récits de vie, de chants, de rythmes, de jeux de clowns, et de danses orientales et populaires françaises. Ces femmes, devenues narratrices, racontaient leur expérience, très différente de celle des hommes. Elles se reconnaissaient dans une mémoire commune de femmes : elles disaient comment, par exemple, la plupart d'entre elles vécurent le départ de leurs maris à l'étranger au moment où elles tombaient enceintes et comment elles vécurent les conditions de la grossesse, ainsi que l'accouchement, en

l'absence de leurs époux...

E.d'I. : Vous êtes une sorte de «médiateur» de cette mémoire. Comment la mettez-vous en forme pour qu'elle puisse circuler à nouveau entre les générations, mais aussi entre les différentes catégories de populations plus généralement ?

S.R.: «Médiateur de mémoire» ou «passeur de mots» ? C'est en tout cas avec l'«Art de la Parole» que j'ai pu mettre en forme le «langage des migrants» en créant et en développant des lieux de rencontres où la parole puisse s'échanger et s'exprimer. Par exemple au Foyer Marhaba à Bourgoin-Jallieu, où j'ai travaillé pendant trois ans autour des «Paroles de Chibanis» dans le cadre de l'opération «Histoires de Vies, Histoire de Ville», en amenant les vieux résidents immigrés du Foyer à apprendre à raconter, pour qu'ils puissent se raconter. Les «Chibanis», qui sont de tradition orale, possèdent un talent naturel pour narrer leur vie, pour peu que l'on permette l'émergence d'une parole porteuse de sens... J'ai demandé quelqu'un à inviter un groupe d'élèves d'une école primaire qui se trouvait à cent mètres du Foyer, de venir écouter les Chibanis raconter leur vécu et échan-

ger des paroles pour favoriser le dialogue. Auparavant, bien qu'ils ne se soient jamais rencontrés, une rumeur circulait dans la bouche des enfants, qui disait qu'au Foyer, il y avait des «hommes étrangers qui mangeaient les enfants» ! Nous en avons parlé avec le directeur de l'école et ainsi, les enfants (CM1 et CM2) sont venus au foyer afin de rencontrer les «Chibanis». Une séance a été prévue pour 1h30. Il y aurait beaucoup de choses à relater sur ce qui s'est passé... Non seulement la rencontre fut riche en dialogues et en échanges, mais le groupe d'élèves est resté trois heures ! Les Chibanis ont raconté des contes, des anecdotes, et ont répondu naturellement aux questions posées par les enfants. Les «vieux» étaient ravis d'avoir cet espace de parole parce qu'ils transmettaient à des enfants qui écoutaient très attentivement. Et j'irai plus loin en disant que si on leur donne la possibilité de pouvoir raconter leur vie, c'est la meilleure façon de leur rendre leur dignité. C'est en racontant que l'on dit la vérité, et c'est par les histoires des hommes et des cultures que l'on peut tisser des liens... ■

Propos recueillis par Abdellatif CHAOUI